

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La mort exquise réanimée

***La Mort exquise*, nouvelles de Claude Mathieu, Québec, L'instant même, 1989, 111 p.**

Maurice Émond

Numéro 57, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38183ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Émond, M. (1990). Compte rendu de [*La mort exquise réanimée* / *La Mort exquise*, nouvelles de Claude Mathieu, Québec, L'instant même, 1989, 111 p.] *Lettres québécoises*, (57), 30–31.

La Mort exquise réanimée

La Mort exquise, nouvelles de Claude Mathieu, Québec, L'instant même, 1989, 111 p.

Les éditions de L'instant même ont eu l'heureuse initiative de rééditer le magnifique recueil de nouvelles de Claude Mathieu, *La Mort exquise*, depuis trop longtemps inaccessible en librairie. Je me souviens encore du pur plaisir de lecture qui fut le mien lorsque je le découvris pour la première fois en 1974, neuf ans après sa première édition¹. Ce fut à la fois une révélation et un ravissement. Avec quelle richesse d'écriture et quelle maîtrise Claude Mathieu aborde la nouvelle, genre qui ne connaissait pas alors la même faveur qu'aujourd'hui. Et comme pour s'imposer une difficulté supplémentaire qu'il maîtrise d'emblée, il s'ouvre à l'univers fantastique et insolite, donnant à son recueil une originalité et une nouveauté inégalées. Avec *Jolis Deuils* (1964) de Roch Carrier, *Contes pour buveurs attardés* (1966) de Michel Tremblay, certains contes de Jacques Ferron, d'Andrée Maillet et de quelques autres, les récits de Claude Mathieu ouvrent la voie, durant les années soixante, à l'arrivée en force du fantastique québécois des années soixante-dix.

Certains des sept récits de *La Mort exquise* ont déjà parus ailleurs² que dans la première édition de 1965. Quel dommage que l'écrivain se soit tu, après quelques poèmes³, quelques écrits humoristiques⁴, un roman⁵ et ces étonnantes nouvelles qui à elles seules révélaient son immense talent mais qu'on souhaiterait plus nombreuses. À cet égard, la préface de Gilles Archambault dit avec amitié les regrets éprouvés à voir cet homme de lettres quitter l'avant-scène littéraire quelque vingt ans avant de mourir, en 1985, à cinquante-cinq ans. La postface de Gilles Pellerin, le premier responsable de cette réédition, met bien en évidence l'anachronisme de ce recueil paru à contretemps, en plein «débat réaliste» (p. 106) des années soixante et qui ne tombe pas dans «une écriture à relais, au souffle court [...] Rien de la phrase hachurée, rien des mots de torture, de sacres, dialogues d'afflic-

tions, rien du labeur avoué de l'écrivain, prolétaire de l'encre dépossédé du français et cherchant dans le jocal des chants nouveaux» (p. 106-107). Il n'y a aucune concession à la facilité dans ce recueil, pas plus du côté de l'écriture que de la narration ou de l'érudition. Et c'est au contraire leur étroite complicité qui se révèle si efficace. Je ne peux résister à l'envie de vous citer, à titre d'exemple, les dernières phrases de la dernière nouvelle, «Fidélité d'un visage» :

Elle s'avança dans la Voie Sacrée sans perdre la certitude qu'elle marchait en même temps dans l'épaisseur de la peinture. Pénétrée par le froid et la félicité, elle vit bien que l'élan des arcs les plus vertigineux n'avait d'autre secret que le gel, que les colonnades étaient composées de piliers de glace portant des frontons de neige et que chaque portique formait une niche où rêvait la statue glaciale d'une âme bienheureuse. Environnée de lumière, sentant la blanche épingle du gel lui percer le cœur et lui insuffler une vie nouvelle, elle gagna la niche qui lui était destinée et s'y confia à une brume froide flottant comme une oriflamme (p. 102-103).

Voilà que la fin du récit obéit en tous points à la citation de Julien Green mise en épigraphe : «J'aurais voulu être, non dans le coin de Chine que représentait cette peinture, mais dans cette peinture même» (p. 95). Celle qui collectionne les tableaux et les œuvres d'art ancien où, étrangement, elle se trouve on ne peut plus fidèlement représentée, réussit enfin, lors d'un voyage à Pompéi, alors qu'elle admire les murs décorés de fausses architectures et de jardins en trompe-l'œil, à prendre place dans sa niche en s'avançant tout simplement dans une cloison où un artiste de Campanie avait peint une rue encombrée de portes triomphales, de trophées, de statues et de portiques à colonnes. Les jeux du littéraire, les fausses architectures et les jardins en trompe-l'œil, les coïncidences, les ressemblances, les répétitions, les clins d'œil complices se retrouvent à tous les niveaux d'une savante narration qui fait surgir le fantastique dans ce jeu d'une écriture en fausses perspectives.

Dans un autre récit, «L'Auteur du Temps d'aimer», un écrivain se suicide lorsqu'il découvre avec stupeur, après avoir été accusé de plagiat, que tous ses écrits reproduisent mot pour mot ceux d'un auteur Marseillais du dix-neuvième siècle qui s'était lui-même suicidé après avoir été accusé de plagiat... C'est encore, dans «Le Pèlerin de Bithynie», l'histoire d'un savant professeur qui découvre un livre rarissime avec un passage décrivant le lieu où se situerait un autel dédié à la déesse Cybèle, la Grande Mère des dieux, laquelle y recevait les entrailles des victimes en sacrifice. Le professeur se rend en Bithynie sur le promontoire de Magnabella, y découvre l'autel ancien sur lequel il peut lire une inscription latine signée de son propre nom. Il est immédiatement rejoint par Cybèle elle-même et tout un cortège d'adorateurs auxquels il se joint pour entrer dans la mer en chantant. En épigraphe au récit, Mathieu inscrit : «René Charland sacerdoti ut ego inscriptionum latinarum amator», ce qui, en traduction libre, signifie : «À René Charland, prêtre, amoureux, comme moi, des inscriptions latines». Et voilà le lecteur plongé à son tour dans les méandres du temps par ses propres tentatives de déchiffrer textes et avant-textes.

La première nouvelle du recueil décrit les délices, «La Mort exquise» du botaniste Hermann Klock qui découvre un spécimen rare de la *Carnivora Breitmannia* et qui, se penchant au-dessus de la fleur carnivore, est happé par celle-ci et lentement digéré :

La mort (ou la vie) n'est plus qu'un instant éternel des plus ultimes délices. Plus rien n'existe désormais sinon de voguer ici, à l'intérieur, sur des ondes sirupeuses, au gré des spasmes et des stagnantes flexibles qui gouvernent Hermann Klock, le malaxent, le lèchent, le liquéfient, le digèrent, l'épuisent de caresses qui atteignent jusqu'à l'âme [...] De ce qui fut Hermann Klock s'élève aussi le même chant, le même triomphe; et ce qui fut Hermann Klock devient à jamais le chant des bienheureux (p. 16-17).

L'humour et l'ironie des dernières phrases rappellent ces mots d'Alfred Jarry mis en épigraphe : «Le cerveau dans la décomposition fonctionne au-delà de la mort et ce sont ses rêves qui

sont le Paradis». La citation de l'auteur d'*Ubu-Roi*, lequel adorait surprendre, entremêler le sérieux et la mystification, séduire par ses inventions verbales, est bien à sa place au début de ce recueil où les jeux de l'écriture et de l'imaginaire ont vite fait d'ouvrir le langage à tous les possibles. Cet Hermann Klock du premier récit, dont le nom pourrait signifier Monsieur l'homme horloge, est de façon significative le premier porte-parole de toute la lignée de savants excentriques que Mathieu met en scène et qui réussissent justement à remonter le temps dans les méandres d'une écriture multiple, de mises en abîmes subtiles, d'éléments d'érudition habilement parsemés dans une narration à nombreux points de vue.

Alors surgit un fantastique qui a partie liée avec ces mirages d'une écriture qui tend par maints artifices à éliminer le ponctuel, l'accidentel et à remonter le temps, à suivre le fil d'Ariane dans ces fresques humaines qui se succèdent tel un vaste labyrinthe où se réalisent l'événement insolite, l'apparition impossible, la métamorphose imprévue, la transmutation physique et temporelle. Le labyrinthe sous toutes ses formes est sans doute l'image centrale qui reflète le mieux l'architecture et le dynamisme imaginaire de ce recueil. La fleur carnivore devient «un gouffre rouge et duveteux, maintenu par des arcs-boutants d'une glu jaunâtre, tapissé de pustules et d'excroissances charnues semblables à des stalagmites et à des stalagmites» (p. 15), les trous que creusent aveuglément les savants «se rejoignent peut-être un jour par des galeries horizontales» (p. 43); le personnage qui réussit à mettre sur fiches toute la *Comédie humaine*, dans «Autobiographie», imagine des salles souterraines de béton armé pour protéger les fiches des savants et se voit en rêve «cheminant émerveillé dans un labyrinthe dont les ramifications s'avançaient dans la noire résistance de la terre» (p. 56); dans une nouvelle allégorique, «Présentation d'une bibliothèque», tout un peuple se consacre au culte et à la conservation de l'écriture et des livres et tout son espace se réduit à l'*axis mundi* de leur bibliothèque s'élevant dans le ciel et, surtout, tentant de plonger «ses assises de plus en plus profondément dans les ténèbres de la terre, d'y multiplier ses couloirs et ses salles, de projeter toujours plus avant dans le sol aveugle la lumière de la science» (p. 92). Dans l'ensemble du recueil, le temps lui-même devient un immense labyrinthe sans fin où s'enfoncent chaque personnage sans possible retour, voire sans volonté de retour. Ici, le



fil d'Ariane ne conduit pas à la surface mais vers les profondeurs du temps et de l'espace avant de se rompre tout à fait.

Le fantastique est bien par essence lieu de rupture et d'ouverture : rupture par rapport aux idées reçues, aux croyances partagées, aux formules consacrées, aux images apprivoisées; ouverture sur un ailleurs encore inconnu à réinvestir de sens et de formes indicibles et épousant dès lors des figures étonnantes, hallucinantes, monstrueuses, signes mêmes

du vide à combler. Tout le recueil de Claude Mathieu exprime avec un rare bonheur cette remise en question du banal, de l'ordinaire, du quotidien et cette tension vers la nouveauté dans une écriture racée, «exquise», étonnamment efficace, dont la relecture recèle des joies insoupçonnées. □

Maurice Émond

Notes

1. L'ouvrage a d'abord paru sous le titre *La Mort exquise et Autres Nouvelles*, [Montréal], le Cercle du livre de France, [1965], 143 p.
2. «Le Pèlerin de Bithynie» a paru dans *Incidences*, n° 5 (avril 1964), p. 26-27; «La Mort exquise» et «Fidélité d'un visage» dans *les Écrits du Canada français*, n° 20, 1965, p. 195-201 et 202-209; «La Mort exquise» et «L'Auteur du Temps d'aimer» dans Maurice Émond, *Anthologie de la nouvelle et du conte fantastiques québécois au XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1987, p. 159-165 et 167-177. De plus, «Le Pèlerin de Bithynie» a été lu par Gérard Poirier, le 13 juillet 1988, à la radio MF de Radio-Canada (réalisation : Gilles Archambault).
3. *Trinômes. Poèmes*, en collaboration avec Jacques Brault et Richard Pérusse, Montréal, Jean Molinet, 1957, 57 p.
4. *Vingt petits écrits ou le mirliton rococo*, [Montréal], Éditions d'Orphée, [1960], 98 p.
5. *Simone en déroute. Roman*, [Montréal], le Cercle du livre de France, [1963], 211 p.



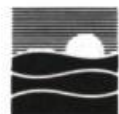
L'Empire des Bois-Brûlés

par Joseph Kinsey Howard

Traduit par Ghislain Pouliot

ISBN: 0-920944-84-1
515 pages, 32,95\$

Par le truchement d'une excellente traduction, Ghislain Pouliot a su garder le style clair et captivant du journaliste américain, fasciné par le héros du drame de la nation métisse. Ceux qui veulent connaître les faits historiques marquants du Manitoba et de la Saskatchewan, et mieux comprendre le rôle joué par Louis Riel et des personnages de premier plan, apprécieront la lecture de cette épopée. C'est un livre à relire plus d'une fois car une lecture en appelle une autre.



LES ÉDITIONS DES PLAINES
C.P. 123, Saint-Boniface
(Manitoba) R2H 3B4
(204) 235-0078 FAX: 233-7741